

LIVRE IV.
CH. XLII.

qui il appartient de secourir les orphelins & les affligez. Dieu veuille que vos souhaits & les miens réussissent, afin que je puisse vous faire voir qu'il y a des femmes au monde qui ne manquent pas de reconnoissance. Pour ce qui est de mon départ, je suis toujours prête, & n'ai point d'autre volonté que la vôtre; disposez donc de moi comme il vous plaira; celle qui a mis entre vos mains & ses intérêts, & la défense de sa personne, a bien fait voir l'opinion qu'elle a de votre prudence, & quelle s'abandonne absolument à votre conduite. Allons à la garde de Dieu, reprit Don Quichotte; & puis qu'une si grande Princesse ne craint pas de s'abaisser devant moi, ne perdons point l'occasion de la relever, & rétablifions-là promptement sur son Trône. Partons tout-à-l'heure. Madame, le péril est souvent dans le retardement, & cela ne me presse pas moins que le désir d'acquérir de la gloire. Et puisque le Ciel n'a jamais rien créé, ni jamais l'Enfer rien produit qui m'épouvante, s'elle Rossinante, Sancho; prépare ton grifon & le palefroi de la Reine, prenons congé du Châtelain, & de tous ces Chevaliers, & nous ôtons promptement d'ici. Ha! Monsieur, Monsieur, dit Sancho en branlant la tête, qu'il y a bien plus de mal au village qu'on ne pense, soit dit pourtant sans offenser personne. Et quel mal, traître, répondit Don Quichotte,

peut-il y avoir en aucun village, ni en toutes les Villes du monde, qui soit à mon avantage? Si vous vous fâchez, Monsieur, répartit Sancho, je m'en vas fermer la bouche, & vous ne sçavez point ce que je me crois obligé de vous dire, étant votre Ecuyer, & ce qu'un fidèle serviteur doit dire à son maître. Dis tout ce que tu voudras, répliqua Don Quichotte, pourvû que tes paroles ne tendent point à m'effrayer; pour toi, si tu as quelque peur, tu dois songer à t'en guérir; mais pour moi, je ne la connois point que sur le visage de mes ennemis. Hé jarni, ce n'est point cela, dit Sancho, ni rien qui en approche; mais franchement cette Dame qui se dit Reine du grand Royaume de Micomicon, ma foi, elle l'est tout de même que ma défunte mère, & si elle étoit ce qu'elle dit, elle n'iroit pas à toute heure baiser le groin de quelqu'un de la compagnie. Dorothee rougit des paroles de Sancho; parce qu'il étoit vrai que Don Fernand la baisoit quelquefois à la dérobée, comme prenant par avance des gages de l'amitié de Dorothee, & des récompenses de la sienne; & Sancho qui s'en étoit aperçu, trouvoit que ce procédé sentoit bien plus sa Courtisane, qu'une Dame & vertueuse Princesse: de sorte que Dorothee, un peu confuse, ne sçut que répondre, ou ne le voulut pas faire. Et lui continuant son discours: Ce qui m'oblige de vous dire ce-

LIVRE IV. la, Monsieur, ajouta-t-il; c'est que si après
CH. XLII. que nous aurons bien couru & bien fatigué,
 & passé mille méchantes nuits, & de plus
 mauvais jours, il faut qu'un fanfaron de
 taverne vienne jouïr du fruit de nos tra-
 vaux, je n'ai que faire de me presser de sel-
 ler Rossinante & le palefroi de la Reine, ni
 vous, de battre le buisson dont un autre
 prendra les oiseaux; car il sera bien meil-
 leur que nous demeurions en repos, & lais-
 ser courir après le bon sort celui qui en au-
 ra envie.

Colère de
 Don Qui-
 chotte.

Qui m'aidera en cet endroit à représenter
 la colère de Don Quichotte, quand il en-
 tendit l'insolent discours de son Ecuyer,
 elle fut si grande, que jettant le feu par les
 yeux, & un regard plein de fureur sur le
 misérable Sancho, il lui dit d'un ton impé-
 tueux, & en bégayant de rage: Veillaque,
 scélérat, brutal, impudent, téméraire, &
 injurieux blasphémateur! as-tu bien l'effron-
 terie de dire de semblables choses en ma pré-
 sence, & devant ces illustres Dames? Com-
 ment oses-tu former dans ton imagination
 des pensées si détestables, & un dessein si
 plein d'audace & de témérité; Sors de ma
 présence, monstre de nature, cloaque de
 mensonges, magasin de fourberies, arsenal
 de malice, fourneau de méchancetez, triple
 organe d'extravagances scandaleuses, & per-
 fide ennemi de l'honneur & du respect qu'on
 doit aux personnes Royales; ne parois ja-
 mais

mais devant moi, sous peine de mon indignation, & si tu ne veux que je t'anéantisse, après t'avoir fait souffrir tout ce que la fureur peut inventer d'effroyable. En disant cela il fronçoit les sourcils, il s'enflait les naseaux & les jouës, portoit de tous côtez des yeux menaçans, & frappoit du pied droit de grands coups en terre, marques visibles de l'épouvantable colére qui échauffoit ses entrailles. A ce discours si terrible, & cette furieuse contenance, le pauvre Sancho fut saisi de tant de frayeur, & demeura si éperdu, que Benengeli ne craint pas de dire qu'il eût voulu de bon cœur que la terre se fût ouverte pour l'engloutir, & ne sçachant que faire autre chose il tourna doucement les épaules, & s'éloigna de la présence de son Maître. Mais la sage Dorothee, qui avoit assez étudié Don Quichotte pour le bien connoître, lui dit pour l'adoucir : Ne vous fâchez point, Seigneur Chevalier de la Triste-figure, pour les sottises que vient de dire votre bon Ecuyer; car peut-être ne les a-t-il pas dites sans raisons, & on doit juger de la bonté de son naturel, & de sa conscience, qu'il n'a pas dessein de rendre de gayeté de cœur un témoignage défavantageux à la réputation de personne. Ainsi il faut croire sans doute, comme vous l'avez déjà dit, que tout se faisant par enchantement dans ce Château, Sancho aura aussi vû par cette voye

LIVRE IV.
CH. XLII.

diabolique les choses qu'il a dites contre mon honneur. Par le Dieu tout-Puissant, Créateur de l'Univers, s'écria Don Quichotte, votre grandeur l'a trouvée: Quelque mauvaise vision a troublé ce misérable pécheur, & lui aura fait voir ces choses qu'il ne pouvoit voir que par enchantemens; car je connois assez la simplicité & l'innocence de ce malheureux, pour être persuadé qu'en toute sa vie il ne voudroit pas rendre un faux témoignage. Il faut que cela soit ainsi, dit Don Fernand, & par conséquent votre Seigneurie ne doit pas faire difficulté de lui pardonner, & de le rappeler au giron de vos bonnes grâces, comme il étoit avant que ces visions lui eussent broüillé la fantaisie. Je lui pardonne, dit Don Quichotte; & le Curé allant aussitôt chercher Sancho, il vint humblement se prosterner aux pieds de son Maître, à qui il demanda la main pour la baiser. Don Quichotte la lui donna avec sa bénédiction, en lui disant: Tu n'en douteras plus à présent, mon fils Sancho, de ce que je t'ai dit tant de fois, que l'enchantement conduit ici la plupart des choses. Je n'en doute point, répondit Sancho, & j'en jurerai quand on voudra, car je vois bien que je parle moi-même par enchantement; mais il faut excepter mon bernement, qui fut véritable, & le diable ne s'en mêla point, si ce n'est lui qui en donna l'invention. Désa-

buse-toi de ceci, comme du reste, dit Don Quichotte ; si cela avoit été, je t'aurois vengé dès lors, & je le ferois encore à cette heure ; mais je ne puis à présent, ni ne pûs trouver pour lors de qui prendre vengeance. Toute la compagnie voulut sçavoir ce que c'étoit que ce bernement, & l'hôte leur conta de point en point de quelle manière on s'étoit diverti de Sancho ; ce qui les fit tous éclater de rire : mais Sancho étoit sur le point d'éclater de colére, si son Maître ne l'eût assuré de nouveau, que ce n'étoit qu'un enchantement ; à quoi il fit semblant de se rendre par des considérations politiques. Car après tout, sa folie n'a jamais été si loin qu'il pût croire que ce n'eût été qu'une illusion, & il ne doutoit aucunement que ce ne fût une vérité constante & une malice inventée & exécutée par des hommes de chair & d'os. Il y avoit deux jours entiers que cette bonne compagnie étoit dans l'hôtellerie, & jugeant tous qu'il étoit tems de se retirer, ils pensèrent aux moyens de faire retourner Don Quichotte en sa maison, où le Curé, & Maître Nicolas le Barbier pourroient plus aisément travailler à raccommo-der cette imagination démontée, sans donner la peine à Don Fernand & à Doro- thée de faire le voyage, ainsi qu'on l'avoit arrêté d'abord, sous le prétexte de remettre la Princesse Micomicon dans son Royaume. La meilleure in-

LIVRE IV.
CH. XLII.

Moyen dont
on s'est fer-
vi pour ra-
mener Don
Quichotte
en sa mai-
son.

vention qu'on trouva, fut de faire marché avec un chartier, qui passa-là par hasard avec sa charette pour l'emmener de la manière que je vais dire. Ils firent une espèce de cage ou géole, de grands bâtons entrelassez, assez grande pour tenir un homme passablement à son aise; & Don Fernand, ses compagnons, avec les gens de Don Louïs, les Archers & l'hôte s'étant diversement déguisez par l'avis du Curé qui conduisoit l'affaire, ils entrèrent avec un grand silence dans la chambre de Don Quichotte, où il étoit allé se délasser des fatigues passées. Ils s'approchèrent doucement de lui, pendant qu'il dormoit d'un profond sommeil, bien éloigné de penser à une telle aventure, & lui lièrent si bien les pieds & les mains, que lors qu'il s'éveilla il ne put faire autre chose que d'admirer l'état où il se trouvoit, & de considérer la nouveauté de ces figures étranges qui l'environnoient. Il ne manqua pas tout aussi-tôt de croire, ce que son extravagante imagination lui représentoit à toute heure, que c'étoit-là des phantômes de ce Château enchanté, & qu'il étoit enchanté lui-même, puisqu'il ne pouvoit, ni se défendre, ni même se remuer. Tout cela réussit justement comme l'avoit pensé le Curé, qui étoit l'inventeur de cette plaisante machine. De tous ceux qui étoient présens à ce mystère, le seul Sancho étoit en sa figure ordinaire, peut-être le seul en

son bon sens. Et quoi qu'il s'en falût peu qu'il ne fût aussi fou que son Maître, il ne laissa pas de reconnoître qui étoient toutes ces figures contrefaites; mais il étoit tellement battu de l'oiseau, qu'il n'osa jamais ouvrir la bouche, jusqu'à ce qu'il eût vû où tendoit le tour qu'on faisoit à Don Quichotte, qui de son côté attendoit sans rien dire ce qui en pouvoit arriver. On apporta la cage, & on le mit dedans, après en avoir cloué les ais de telle sorte qu'il eût falu bien des efforts pour la rompre; les phantômes le chargèrent sur leurs épaules, & au sortir de la chambre on entendit une voix forte & éclatante, autant que la put pousser Maître Nicolas le Barbier, qui dit:

LIVRE IV.
CH. XLII.

O Chevalier de la Triste-figure! ne t'étonne point de ta captivité, car il faut que ceci arrive, afin que l'entreprise où t'a engagé la grandeur de ton courage, en soit plutôt achevée. On verra la fin de cette grande aventure, quand le furieux Lion de la Manche, & la blanche Colombe Tobosine seront liez par un heureux assemblage, après avoir humilié leurs têtes superbes sous le joug agréable d'un doux hymenée, d'où sortiront un jour en lumière les vaillans Lionceaux qui porteront leurs errantes griffes sur les traces imitables de leur imitable Père. Et cela doit arriver avant que celui qui poursuit la Nymphé fugitive, ait par deux fois, suivant son cours naturel & rapide, com-

LIVRE IV.
CH. XLII.

muniqué avec les brillantes images du Zodiaque. Et toi, ô le plus noble & le plus soumis Ecuyer qui ait jamais ceint l'épée, porté barbe au menton, & sentiment dans les narines; ne t'afflige, ni ne te déconforte de voir ainsi enlever devant la lumière de tes yeux, la fleur & la crème de la Chevalerie errante. Car avant certain nombre de Lunes, tu te verras, s'il plaît à l'incomparable Architecte de la nature, dans un degré si sublime, & une telle élévation, que tu te chercheras toi-même sans te connoître, & tu jouïras pour lors en paix de l'infailibilité absoluë des promesses de ton Seigneur. Je t'assure encore une fois, & de la part de la sage Mentironianè, aussi véritable que Melusine, que tes herculéens travaux ne demeureront point sans récompense, & que tu verras en son tems une fertile rosée de gages & de salaires. Va, divin Ecuyer sur les vestiges du valeureux & enchanté Chevalier; car il faut que tu l'accompagnes jusques à ce que vous vous arrétiez tous deux au terme qu'a prescrit la destinée, & parce qu'il ne m'est pas permis d'en dire davantage, adieu, je m'en retourne, où il n'y a que Dieu seul qui le sçache.

Sur la fin de la prédiction, le Barbier renforça sa voix, & la diminuant tout d'un coup, & toujours d'un ton d'Oracle, il les surprit si fort tous, que ceux même qui étoient avertis de la tromperie, doutèrent

presque si ce n'étoit point une vérité. Don Quichotte demeura tout consolé des promesses de l'Oracle, en ayant aussi-tôt compris le sens, qui lui faisoit espérer qu'il se verroit un jour uni par les sacrez nœuds d'un légitime mariage avec sa chère & bien-aimée Dulcinée du Toboso, dont le ventre fécond mettroit au jour des Lionceaux ses enfans, à la gloire perpétuelle de la Manche. Et croyant tout cela avec autant de foi que les Livres de Chevalerie, il fit un grand soupir, & d'une voix élevée & forte : O ! toi, s'écria-t-il, qui que tu sois qui m'as annoncé de si grandes choses, conjure, je te prie, de ma part le sage Enchanter qui conduit mes affaires de ne me pas laisser périr dans cette prison, où l'on m'emène, jusqu'à ce que je voye l'heureux accomplissement des incomparables promesses que tu viens de me faire, & pourvû que cela soit, je ferai gloire des peines de ma captivité, & bien loin de regarder comme un rude champ de bataille le lieu dur & étroit où je suis couché, je le considérerai comme une molle & délicate couche nuptiale. Quant aux soins que tu as pris de consoler Sancho Pança, mon Ecuyer, je t'en remercie, & j'ai tant de confiance en sa fidélité & en son affection, que je suis persuadé qu'il ne m'abandonnera non plus dans ma mauvaise fortune que dans la prospérité, parce que quand le bonheur ne m'en

LIVRE IV.
CH. XLII.

LIVRE IV.
C. XLIII.

droit pas assez pour lui pouvoir donner l'isle que je lui ai promise, ou quelque autre chose de même importance, il est toujours assuré de ses salaires. Car j'ai eu soin de déclarer par mon testament ce que je veux qu'on lui donne, qui véritablement n'est pas digne de la grandeur de ses services, ni ne répond pas à mes intentions, mais c'est tout ce que je puis faire selon ma fortune présente. Sancho Pança tout attendri de la bonté de son Maître, fit une grande révérence, & lui baïsa les deux mains, n'en pouvant pas prendre une seule de la manière qu'elles étoient attachées, & au même instant les phantômes mirent la cage dans la charette.

CHAPITRE XLIII.

Qui contient diverses choses.

DON QUICHOTTE se considérant ainsi engagé & mené de cette manière: J'ai bien lû, dit-il, des histoires de Chevaliers errans; mais je n'ai encore jamais lû, ni vû, ni oüï dire en toute ma vie qu'on menât les Chevaliers enchantez de la sorte, & avec la lenteur qui est ordinaire à ces lourds & paresseux animaux. On a accoutumé de les enlever par l'air avec une rapidité incroyable, enveloppez dans quelque obscu-

re nuë, ou dans un chariot de feu, ou sur un hippogriphes, ou quelque autre monstre semblable : & que l'on me mène, moi, dans une charette tirée par des bœufs, j'avoüe que j'en meurs de honte : mais peut-être après tout, que la chevalerie & les enchantemens d'aujourd'hui ne suivent pas les Loix anciennes, & il se pourroit faire aussi, que comme je suis nouveau Chevalier dans le monde, & le premier de ce tems qui a refusé l'exercice de la Chevalerie qui étoit enféveli dans l'oubli, on a inventé à cause de moi de nouveaux genres d'enchantemens, & de nouvelles manières de mener les enchantez. Que t'en semble, ami Sancho ? Je ne sçai ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, car je n'ai pas tant lû que vous dans les écritures errantes, mais je jurerois pourtant bien que toutes ces visions qui nous environnent ne sont pas trop catholiques. Catholiques, Père Eternel, dit Don Quichotte, hé ? comment seroient-elles catholiques, si ce sont autant de démons qui ont pris des corps fantastiques pour me venir mettre en cet étrange état ? Mais si tu en veux sçavoir la vérité par toi-même, touche-les seulement, Sancho, manie-les, & tu verras qu'ils n'ont qu'un corps d'air qui n'a seulement que l'apparence. En bonne foi, Monsieur repartit Sancho, je les ai déjà bien maniez, à telles enseignes que le diable qui se donne-là tant de peine, est

LIVRE IV.
CH. XLIII.

bien en chair, & je ne pense pas que celui-là se nourrisse de vent. Il a encore une autre propriété qui est bien différente de celles qu'on dit qu'ont les démons, qui sentent toujours le souffre à pleine bouche, & d'autres méchantes odeurs, car il sent l'ambre & le musc d'une demi-lieuë. Sancho disoit cela de Don Fernand, qui étant grand-Seigneur & fort propre, étoit sans doute bien parfumé. Ne t'étonne point de cela, ami Sancho, dit Don Quichotte, les diables en sçavent plus que tu ne penses, & quand ils porteroient des odeurs sur eux, ils ne peuvent rien sentir, étant de purs esprits, ou s'ils sentent, ce ne peut-être que quelque chose de puant & de détestable. Et la raison de cela, c'est qu'en quelque endroit qu'ils aillent, ils traînent toujours leur enfer avec eux, sans avoir jamais de relâche dans leurs tourmens; & la bonne odeur étant une chose qui réjouit les sens, & fait du bien, ils ne sçauroient sentir bon, puis qu'ils sont privez de toutes sortes de délices. Quand tu t'imagines donc que ce démon sent l'ambre, ou tu te trompes, ou il veut te tromper, afin de t'empêcher de le reconnoître pour ce qu'il est. Pendant les discours du Maître & du valet, Don Fernand & Cardenio craignant que Don Quichotte ne découvrit la tromperie qu'on lui faisoit, voulurent y mettre ordre en partant sur l'heure, Ils ordonnèrent donc

à l'hôte d'aller promptement feller Rossinante, & mettre le bât sur l'âne de Sancho, & le Curé fit marché avec les Archers pour accompagner le Chevalier enchanté jusqu'à son Village. Cardenio attachait le bassin & la rondache à l'arçon de la selle de Rossinante, & le donna à mener à Sancho, qu'il fit monter sur son âne, prendre le devant, pendant que deux Archers armez de leurs arquebuses, marchaient à côté de la charette. Avant que les bœufs commençassent à tirer, l'hôte, sa fille, & Maritorne sortirent pour prendre congé de Don Quichotte, faisant semblant d'être fort affligées de sa disgrâce. Ne pleurez point, mes illustres Dames, leur dit-il, tous ces accidens sont attachez à l'exercice dont je fais profession, & s'ils ne m'étoient point arrivés, je ne me croirois pas un fameux Chevalier errant, parce que de semblables choses n'arrivent jamais aux Chevaliers de peu d'importance & de réputation, qu'on laisse toujours dans l'obscurité, où ils s'enfouissent eux-mêmes. Ceci est le partage des Chevaliers fameux, dont la valeur & la vertu donnent de la jalousie à plusieurs Princes, & aux autres Chevaliers, qui ne pouvant surpasser ni égaler leur mérite, entreprennent lâchement leur ruine. Avec tout cela, la vertu est d'elle-même si puissante, qu'en dépit de toute la Magie qu'inventa Zoroastre, elle surmontera tous ces obsta-

LIVRE IV.
CH. XLIII.

cles, & ne répandra pas moins de lumière dans le monde, que le Soteil en fait briller au ciel. Pardonnez-moi, je vous prie mes belles Dames, si sans y penser je vous ai donné quelque sujet de déplaisir, vous pouvez bien croire que ç'a été malgré moi, & il ne m'est encore jamais arrivé d'en faire de dessein à personne. Au reste je vous supplie de faire des vœux pour ma liberté, qu'un Enchanteur mal intentionné & ennemi de ma gloire a captivée dans cette misérable prison, & je vous proteste que si jamais j'en sors, je me ressouviendrai bien de toutes les graces que j'ai reçues dans votre Château, les ayant profondément gravées dans ma mémoire, pour vous en témoigner mon ressentiment par toutes sortes de services. Dans le tems que le courtois Chevalier faisoit ses complimens aux Dames du Château, le Curé & le Barbier prirent congé de Don Fernand, & de ceux qui l'accompagnoient: ils dirent adieu au Capitaine, à l'Auditeur & aux Dames, firent particulièrement de grandes civilités à Dorothée & à Luscinde, qu'ils connoissoient plus que les autres. Ils s'embrassèrent tous, & se promirent de se faire réciproquement sçavoir de leurs nouvelles. Don Fernand donna exprès au Curé une voye sûre pour lui écrire, l'assurant qu'il ne sçauroit lui faire un plus grand plaisir que de l'avertir de tout ce que seroit Don Quichotte, & il lui promit en

revanche de lui mander tout ce qu'il croiroit le pouvoir divertir, tant de son mariage avec Dorothee, que de la solemnité du baptême de Zoraïde, du succès des amours de Don Louis & de la belle Claire, & de tout ce qui se passeroit à l'égard de Luscinde. Ils s'embrassèrent encore, & se firent de nouvelles amitez; & sur le point de se séparer, l'hôte donna au Curé des papiers qu'il dit avoir trouvez dans la même valise où il avoit pris l'histoire du Curieux impertinent, dont il dit qu'il étoit bien-aïse de lui faire un présent, n'ayant aucune nouvelle du maître de la valise. Le Curé le remercia, & ouvrant aussi-tôt les papiers, il vit qu'il y avoit pour titre, Histoire de Rinconet & de Cortadille; il crut qu'elle ne seroit pas mauvaise, celle du Curieux impertinent ayant été trouvée assez bonne, & jugeant qu'elles étoient toutes deux d'un même Auteur. Le Curé & le Barbier monterent à cheval, le masque sur le visage, afin de n'être pas reconnus de Don Quichotte, & se mirent derrière la charette, qui étoit accompagnée, (comme j'ai déjà dit) par deux Archers qui marchoient aux deux côtez avec leurs arquebuses. Sancho fuivoit immédiatement après, monté sur son âne, & menant Rossinante par la bride. Cette illustre troupe alloit d'un pas grave & majestueux, s'accommodant à la lenteur des bœufs qui tiroient la charette. Pour Don Quichot-

LIVRE IV.
CH. XLIII.

te, il étoit assis dans sa cage, appuyé contre les barreaux, les mains attachées, & les pieds étendus, avec autant de quiétude & de silence que s'il eût été de pierre. Ils marchèrent en cet état environ deux lieues, jusques à ce qu'ils arrivèrent dans un vallon où le chartier voulut faire repâître ses bœufs; mais en ayant parlé au Curé, le Barbier dit qu'il falloit aller plus avant, parce que derrière un coteau qu'ils voyoient devant eux, il sçavoit une vallée où il y avoit beaucoup plus d'herbe & de meilleure. Ils continuèrent donc leur chemin, & le Curé ayant tourné la tête, vit six ou sept hommes de cheval qui venoient après eux en bon ordre, & qui les eurent bien-tôt joints, étant montés sur de bonnes mules de Chanoines, & allant le train de gens qui se pressoient d'arriver à l'hôtellerie, qui étoit encore à une bonne lieue de-là, pour y passer la grande chaleur du jour. Ils se saluèrent civilement les uns les autres, & un de ceux qui venoient d'arriver, qui étoit Chanoine de Toledé, & maître de toute la troupe, voyant cette procession si bien ordonnée, & un homme renfermé dans une cage, ne put s'empêcher de demander ce que c'étoit que cette cérémonie, & pourquoi on menoit cet homme de cette manière, s'imaginant pourtant à voir les Archers que c'étoit quelque fameux brigand dont le châtiment appartenoit à la sainte Hermandad. Mon-

seur, répondit l'Archer à qui le Chanoine avoit fait la demande, c'est à ce Chevalier lui-même à vous apprendre pourquoi on le conduit de la sorte ; car pour nous, nous n'en sçavons rien. Seigneurs Chevaliers, leur cria Don Quichotte qui avoit entendu ce qu'on demandoit, seriez-vous par hazard instruits & sçavans dans l'Ordre de la Chevalerie errante ? dites-le moi, parce que si cela est, je ne ferai pas difficulté de vous apprendre mes disgraces ; mais si cela n'est pas, il est inutile que je me rompe la tête à vous dire des choses que vous n'entendriez point. En vérité, mon frère, répondit le Chanoine, j'ai bien plus lû les Livres de Chevalerie, que les recueils de Villapand ; & s'il ne faut que cela, vous pouvez en toute assurance me communiquer tout ce que vous voudrez. A la bonne heure, repliqua Don Quichotte, mais rayons le mot de frère & pour cause. Il faut donc que vous sçachiez, Seigneur Chevalier, que je suis enchanté dans cette cage, par l'envie & la fraude des maudits Enchanteurs, la vertu étant toujours plus vivement persécutée par les méchans, qu'elle n'est aimée & soutenue des gens de bien. Je suis Chevalier errant, & non pas de ceux que la renommée ne connoît point, & dont elle ne prend pas soin d'éterniser la mémoire ; mais de ceux qui en dépit de l'envie même, & malgré tout ce qu'il y a jamais eu de Magiciens en Perse &

LIVRE IV.
CH. XLIII.

de Bracmanes dans l'Ethiopie, gravent leurs noms & leurs exploits dans le temple de l'Immortalité, pour servir dans les siècles à venir, d'exemples, de règles & de modèles aux Chevaliers errans qui voudront monter jusqu'au faite de la gloire des armes. Le Seigneur Don Quichotte de la Manche a raison, dit le Cûré, qui s'étoit approché avec le Barbier, dès qu'il avoit vû le Chanoine en conversation avec Don Quichotte, afin de répondre de telle sorte, que le Chevalier ne pût point deviner leur artifice, il est enchanté dans cette charette, & non pas par sa faute, ni pour ses mauvaises actions, mais par la surprise & l'injuste violence de ceux à qui sa valeur & sa vertu donnent de l'ombrage & de la jalousie. C'est-là ce Chevalier de la Triste figure, dont vous aurez sans doute oüï parler; de qui les faits héroïques & les exploits inouïs éclateront à perpétuité sur le marbre & le bronze, quelque effort que fassent l'envie pour en ternir l'éclat, & la malice pour les ensevelir. Le Chanoine & sa suite étoient tout étonnez de voir que celui qui étoit libre, parloit le même langage que le prisonnier, & ils ne sçavoient que juger de tout cela. Mais Sancho Pança qui s'étoit approché pour entendre ce que l'on disoit, voulut éclaircir l'affaire, comme si l'embarras des autres lui eût fait de la peine. Or bien, Messieurs, dit-il, qu'on sçache ou non ce que je vais

dire, si le dirai-je pourtant, puis que ma conscience m'y oblige. La vérité est que Monseigneur Don Quichotte est enchanté tout comme ma mere. Il est tout-à-fait dans son bon sens, ou je n'y suis pas; il boit & mange, & fait toutes ses nécessitez comme les autres hommes, & tout comme il faisoit avant qu'on le mît dans la géole, & puis que cela est, pourquoi veut-on que je croye qu'il est enchanté? comme si je ne sçavois pas bien que ceux qui le font, ne mangent, ni ne dorment, & ne parlent pas non plus, & moi, je m'en vais gager que si mon maître s'y met une fois, il va parler plus que trente Procureurs. Sancho se tourna en même tems vers le Curé. Ha, Monsieur le Curé, Monsieur le Curé continua-t-il, vous imaginez-vous que je ne vous connoisse point, & pensez-vous que je ne devine pas où tendent ces enchantemens? Vous avez beau vous cacher le visage, je vous connois comme un âne; & avec toute votre mascarade; je ne laisse pas de découvrir vos tromperies. Allez, allez, Monsieur là où régné l'envie, la vertu n'y sçauroit vivre. Au diable soit la rencontre, Dieu me pardonne, que si ce n'étoit votre révérence, puis que révérence y a, mon Maître s'en alloit épouser Mademoiselle l'Infante de Micomicon, & j'aurois pour le moins été Comte, qui est la moindre chose que je puisse espérer de la bonté de Monseigneur

LIVRE IV.
CH. XLIII.

de la Triste-figure, & de la fidélité de mes services. Mais je vois bien qu'il n'est que trop vrai ce qu'on dit, que la rouë de fortune va plus vîte que celle d'un moulin; & que ceux qui étoient hier sur le pinacle, sont aujourd'hui dans la bouë. Il me fâche seulement de mes enfans, & de ma femme qui me verront rentrer comme un palfrenier, quand ils croyoient me voir revenir Gouverneur ou Viceroi de quelque Isle. Ce que je vous dis-là, Monsieur le Curé, ce n'est pas pour en parler, mais votre paternité devoit faire conscience du tour qu'on fait à mon Maître; & prenez garde que Dieu ne vous en fasse rendre compte dans ce monde ou dans l'autre, aussi-bien que de tout le bien qu'on l'empêche de faire en lui ôtant le moyen de secourir les affligés, les veuves, & les orphelins, & de châtier les brigans. Bon, bon, nous y voici, interrompit le Barbier: quoi, Sancho! vous êtes donc aussi de la confrairie de votre Maître? Vive Dieu! il me prend grande envie de vous enchanter, & de vous mettre en cage avec lui, comme membre de la même Chevalerie. A la malheure êtes-vous gros de l'Isle qui vous tient si fort au cœur, & je vous en ferai bien avorter. Je ne suis gros de personne, répartit Sancho en colère, & je ne suis point homme à me laisser engrosser, quand ce seroit par un Prince; je suis pauvre, mais j'ai l'honneur, je suis des vieux

Chrétiens, & je ne dois rien à la Justice; si je souhaite des Isles, les autres souhaitent pis, & chacun est fils de ses œuvres, & après tout, puis que je suis homme, je puis devenir Pape, pourquoi non Gouverneur d'Isles, si mon Maître en peut tant gagner qu'il ne sçache qu'en faire? Parlez mieux si vous pouvez, Monsieur le Barbier, ce n'est pas tout que de faire des barbes, & il y a quelque chose à dire d'un homme à un autre; nous nous connoissons bien, Dieu merci, & ce n'est pas à moi qu'il faut donner de faux dez. Pour ce qui est de l'enchantement de mon Maître, Dieu en sçait la vérité, mais laissons l'ordure où elle est, car il ne fait pas bon la remuer. Le Barbier ne voulut point répondre à Sancho, de crainte qu'il n'en dît davantage, & qu'il ne fit connoître ce que lui & le Curé avoient tant d'envie de cacher. Le Curé qui craignoit la même chose, avoit pris le devant avec le Chanoine & ses gens, à qui il apprenoit le mystère de la cage, & d'autres choses plaisantes sur le sujet de Don Quichotte. Il les informa de la condition du Chevalier, de sa vie, & de ses mœurs, racontant succinctement le commencement, & la cause de ses rêveries extravagantes, & la suite de ses avantures, jusqu'à celle de la cage, avec le dessein qu'ils avoient de le ramener chez lui, pour essayer si sa folie étoit capable de remédes. Le Chanoine &

LIVRE IV.
CH. XLIII.

Des Livres
de Chevalerie.

sa troupe n'écoutèrent pas sans admiration l'histoire de Don Quichotte ; & le Curé l'ayant achevée : En vérité , Monsieur , lui dit le Chanoine , je trouve que les livres de Chevalerie font non seulement inutiles , mais encore très - préjudiciables à la République , & quoique j'aye commencé de lire presque tous ceux qui font imprimez , je n'ai pourtant jamais pû me résoudre à en achever aucun , parce qu'il me semble que c'est toujours la même chose , & qu'il n'y a pas plus à apprendre dans l'un que dans l'autre. Ce genre d'écrire a de l'air de celui qu'on appelle Fables Milesiennes , qui ne font que des contes bouffons , inventez seulement pour divertir & non pas pour enseigner , bien loin de ressembler aux Apologues , qui enseignent & divertissent tout ensemble. Cependant ces mêmes livres dont le but est de divertir , ne le font guères à mon sens , car ils ne font remplis que de sottises à perte de vûe , qui n'ont nulle vrai-semblance , comme si leurs Auteurs ne sçavoient pas que les plaisirs de l'esprit ne consistant que dans la beauté & les justes accords qu'il trouve dans les choses , la difformité & le desordre ne lui peuvent jamais plaire. Quelle beauté y a-t-il , & quelle proportion des parties au tout , & du tout aux parties dans la peinture d'un jeune homme de quinze ans , qui d'un seul revers coupe en deux un Geant d'une taille énor-

me , comme si ce n'étoit qu'un peu de vapeur ou de fumée ? Et qui peut croire qu'un Chevalier triomphe lui seul , par la force de son bras , d'un million d'ennemis , & fans qu'il lui en coûte une goutte de sang ? Mais n'est-ce pas encore une chose admirable , que la facilité que nous voyons dans une Reine , ou l'héritière de quelque grand Empire , à confier ses intérêts au premier Chevalier qu'elle trouve ? Voilà cependant les beautés de ces livres , Quel esprit assez stupide & de si mauvais goût pourra se divertir à lire qu'une grande tour pleine de Chevaliers vogue légèrement sur la mer comme un vaisseau le plus léger le pourroit faire par un bon vent ; que le soir elle arrive en Lombardie , & le lendemain à la pointe du jour sur les terres du Preste-Jean , ou dans les Indes , ou en d'autres Royaumes , que jamais Marc Paul , ni Ptolomée n'ont connus ? On dit que les Auteurs de ces livres , les écrivant comme des mensonges , ne sont pas obligés d'y rechercher tant de finesse , ni d'affecter la vrai-semblance. C'est une raison admirable ; comme si un mensonge pouvoit être agréable sans approcher de la vérité , & que ce ne fût pas une règle parmi les gens de bon sens , que les aventures , pour être plaisantes , doivent tenir du douteux & du vraisemblable. Il me semble que les Fables devroient être composées de manière qu'elles entraissent facilement

LIVRE IV.
CH. XLIII.

dans l'esprit de ceux qui les lisent ; que les choses impossibles y parussent seulement difficiles , & les plus grandes , aisées , & que tenant l'esprit en suspens , elles le surprissent , l'émussent , le ravissent , & lui donnassent toujours autant de plaisir que d'admiration ; ce qui est toute la perfection d'un livre , & ce qui ne se trouve jamais que dans la vrai-semblance. Je n'ai point encore vû de livre de Chevalerie qui fasse un corps de fables entier avec tous ses membres , de sorte qu'il y ait du rapport du milieu au commencement , & de la fin au commencement , & au milieu : au contraire on les fait toujours avec tant de membres , qu'il semble qu'on ait eu dessein de peindre un Monstre , ou une Chimère plutôt qu'une figure proportionnée ; & avec tout cela , ces Auteurs écrivent d'un stile rude & dure : ils rendent les événemens incroyables ; les aventures d'amour y sont deshonnêtes , & les amans indiscrets ; ils se troublent dans leurs raisonnemens ; ils s'étendent trop dans la description des combats , & sont souvent ignorans dans la Carte , & impertinens dans les voyages : en un mot , sans science , sans art , & sans conduite , & dignes d'être chafsez de toutes les Républiques , comme gens inutiles & dangereux au public. Le Curé qui avoit attentivement écouté le Chanoine , & le trouvoit homme de bon sens , lui dit qu'il étoit de son opinion , & que par une

averfion particulière qu'il avoit toujours eue pour les livres de Chevalerie, il avoit fait brûler tous ceux de Don Quichotte, qui étoient en grand nombre. Il lui raconta de quelle manière il avoit fait leur procès, ceux qu'il avoit condamnez au feu, & ceux qu'il avoit fauvez, avec des raifons de l'un & de l'autre, & ce qu'avoit pensé Don Quichotte de la perte de fa Bibliothéque; ce qui fit bien rire le Chanoine & fa compagnie. Avec tout cela, Monsieur, reprit le Chanoine, quelque mal que j'aye dit de ces livres, j'y trouve quelque chose de bon, en ce qu'ils donnent matière aux gens d'esprit de s'exercer, & de fe faire connoître. C'est un champ vaste & fpacieux, où la plume court à l'aife, & peut choisir le terrain, foit en décrivant des tempêtes & des naufrages, des rencontres & des batailles, foit à faire la peinture d'un grand Capitaine avec toutes les qualitez qui lui font nécessaires, comme la vigilance & l'adrefse à prévenir fes ennemis; l'éloquence à perfuader les foldats; la prudence & l'experience dans le confeil; la prefence d'esprit à prendre fon parti fur le champ, & la promptitude à exécuter; tantôt auffi à représenter quelque succès tragique, ou quelque agréable événement; une belle femme avec toutes les beautez qui la doivent accompagner; un Cavalier honnête, adroit, vaillant & liberal; un Barbare orgueilleux, insolent &

LIVRE IV.
CH. XLIII.

Qualitez
d'un grand
Capitaine.

LIVRE IV.
CH. XLIII

temeraire ; un grand Prince sage & modéré, qui ne pense qu'au bien de ses Sujets , & toujours prompt à récompenser le zèle & la fidélité de leurs services. Un Auteur y peut paroître sçavant en toutes choses , & se donner la liberté de choisir dans les Arts , dans les sciences , dans la description du Monde, dans l'Astrologie , & dans les affaires d'Etat : il peut peindre dans ses Heros l'adresse & l'éloquence d'Ulyffe , la pieté d'Enée , la vaillance d'Achille , l'amitié d'Euriale , la liberalité d'Alexandre , la valeur & la prudence de César , la clémence d'Auguste , la bonne foi de Trajan , la fidélité de Zophyre , la sagesse de Caton , & enfin toutes ces grandeurs d'ame éclatantes , qui rendent un homme illustre. De cette manière avec un stile pur & naturel , de l'invention & de l'art à conserver la vrai-semblance dans les événemens , il fera sans doute un agréable tiffu de diverses matières , & un tableau achevé , qui ne manquera pas de plaire & d'instruire ; ce qui est toujours la fin qu'on doit se proposer en écrivant.

C H A P I T R E X L I V .

Suite du discours du Chanoine sur le sujet des Livres de Chevalerie.

C E que vous venez de dire , Monsieur , LIVRE IV.
CH. XLIV. est excellent , dit le Curé , & ceux qui composent ces sortes de livres , sont d'autant plus blâmables , qu'ils négligent l'art & les regles que vous venez de prescrire , & qui ont rendu si célèbres les deux Princes de la Poësie grecque & latine. J'ai eu , reparti le Chanoine , quelque tentation de faire un livre de Chevalerie sur ces mêmes régles , & j'en ai déjà écrit quinze ou vingt cahiers : & pour éprouver si ce commencement répondoit à l'opinion que j'en avois , je l'ai fait voir à des gens capables d'en juger , & qui aiment passionément ces sortes d'ouvrages , & aussi à des ignorans qui n'ont de goût que pour les badineries ; & il a été également bien reçu des uns & des autres. Cependant je n'ai point voulu continuer , parce qu'outre qu'il me semble que cela ne convient pas trop à ma profession , je vois encore que le nombre des fots est beaucoup plus grand que celui des habiles gens , & quoiqu'il soit toujours plus avantageux d'être loué par un petit nombre de sages , qu'il n'est désagréable d'être méprisé par une multitude d'idiots , je n'ai pourtant pas voulu m'exposer au jugement du vulgaire étourdi , qui

LIVRE IV.
CH. XLIV.

DES COMÉDIES.

recherche particulièrement ces fortes de livres. Mais rien ne m'a plus obligé de discontinuer, que de voir que les Comédies de ce tems, tant celles dont le sujet est tiré de l'histoire, que celles où il est purement imaginé, sont presque toutes reconnues pour des ouvrages ridicules, sans nulle délicatesse, & entièrement contre les règles, & qu'avec tout cela le peuple ne laisse pas d'y applaudir, & de les trouver excellentes. Je considère encore que ceux qui les composent, & les acteurs qui les représentent, disent, qu'elles doivent être ainsi, parce que le public ne les veut pas d'une autre manière, & que les Pièces qui sont selon les règles de l'art, n'ont tout au plus pour approbateurs que trois ou quatre personnes qui ont du discernement, pendant que les autres en sont rebutez faute d'en connoître la beauté. Pourquoi donc irai-je me rompre la tête, & perdre inutilement le tems à garder des préceptes qui ne feront pas plus estimer mon Livre? J'aime bien mieux laisser ces misérables Auteurs gagner leur vie avec un grand nombre d'ignorans, que d'être moqué de ceux-ci, & regardé des autres avec envie. J'ai souvent tâché de faire connoître à ces Poètes leur erreur, & qu'ils s'attire-roient beaucoup plus de spectateurs & de reputation par des Comédies régulières; mais je les ai trouvez si attachez à leur sens & à leur manière, qu'il n'y a point de rais-

sons qui les puissent détromper. Il me souvient que je disois un jour à un de ces opiniâtres : Dites - moi un peu , Monsieur , ne vous souvenez-vous point , qu'il y a quelques années qu'on représenta en Espagne trois Comedies d'un fameux Poëte Espagnol, qui donnèrent de l'admiration & du plaisir à tous les Auditeurs , tant aux gens d'esprit, qu'à tout le reste , & que les Comediens y gagnèrent plus qu'ils n'ont fait depuis à trente autres des meilleures qu'on ait composées. Je m'en souviens bien , répondit mon Auteur , & vous voulez assurément dire, la Isabella, la Filis, & la Alexandra. Ce sont celles-là mêmes, repliquai-je. Hé bien, dis-je, examinez si elles ne sont pas dans les règles : cependant elles n'ont pas laissé de plaire à tout le monde. Ainsi donc la faute ne vient pas de ce que le vulgaire se divertit à des badineries , mais de ce qu'il y a des gens qui ne sçavent faire autre chose. Il n'y a point de sottises dans l'ingratitude vengée, dans Numantie , dans le Marchand amoureux , & encore moins dans l'Ennemi favorable, ni en quantité d'autres, qui ont donné de la réputation à leurs Auteurs, & enrichi ceux qui les ont représentées. J'ajoutai encore beaucoup de choses qui confondirent mon homme , mais il ne changea point d'opinion ni de manière. Monsieur le Chanoine, dit le Curé , vous avez touché une matière qui a réveillé dans mon esprit une

LIVRE IV.
CH. XLIV.

vieille aversion que j'ai contre les Comedies de notre tems, & qui n'est pas moindre que celle que j'ai toujours eue pour les livres de Chevalerie, parce que la Comedie devant être un miroir de la vie humaine, un exemple pour la conduite des mœurs, & une image de la vérité, je vois cependant qu'elle ne représente aujourd'hui que des extravagances, qu'elle propose & autorise de mauvaises actions, & qu'elle est presque toujours l'image d'une sale volupté. Y a-t-il rien de si extravagant que de faire voir dans la première scene un enfant au berceau, qui dans la seconde donne un combat? N'est-il pas impertinent de peindre un homme extrêmement vigoureux dans une extrême vieillesse, & de faire en même tems un poltron de celui qui est dans la fleur de son âge; un valet Orateur, un Page qui donne des conseils, un Roi qui fait le métier de baladin, & une Princesse fervante de cuisine? Mais c'est une chose admirable, que l'ordre qu'on observe pour le tems & le lieu où se passent les actions qu'on représente. J'ai vû une Comédie où les actions du premier acte se passent en Europe; celles du second dans l'Asie, & le reste s'acheve en Afrique: si la pièce avoit eu plus de trois Actes, il y a apparence que l'Amérique auroit eu sa part à l'histoire. Et si le vrai-semblable doit être l'objet principal de la Comédie, comment peut-on supporter que dans une action qu'on feint s'être

passée du tems de Pepin ou de Charlemagne, le Heros soit Heraclius , & qu'on lui fasse conquérir toute la Terre sainte, & qu'il entre dans Jerusalem avec la Croix ; ce qui fut l'ouvrage de Godefroi de Bouillon , & y ayant entre les deux un si grand nombre d'années. Quel galimatias ! quelle mélange de la fable avec des véritez historiques ! quel confusion de Nations , de caractères & de tems ! & comment peut-on excuser des fautes si grossières , dont les plus ignorans mêmes s'apperçoivent ? Ce qu'il y a de bon , c'est qu'il se trouve des gens qui disent que c'est-là la perfection , & que les autres y cherchent trop de délicatesse. Mais dans les pièces saintes combien feignent-ils de miracles , combien rapportent-ils de choses dont les Auteurs sont inconnus , & comment le sujet est-il traité ? N'ont-ils pas même l'indiscrétion de faire faire des miracles dans les pièces comiques ? c'en est bien souvent le dénouement , & cela sans autre raison , si ce n'est que le vulgaire ignorant se laisse facilement toucher de ces actions extraordinaires , & en aime davantage la Comédie. Ce qui est un mépris visible de la vérité , & un attentat contre la gloire des Espagnols , que les étrangers qui observent fidèlement les règles de la Comédie , prennent pour des barbares , qui n'ont ni goût ni sens. Et c'est une fort méchante raison , que de dire que la Republique permettant les spectacles

LIVRE IV.
CH. XLIV.

publics pour amuser le peuple par un honnête divertissement, & le détourner des vices que fait naître l'oïveté, & cela se pouvant faire par une mauvaise Comédie aussi bien que par une bonne, il est inutile de s'affujettir à des règles qui fatiguent l'esprit, & consomment du tems; car il est constant que le spectateur seroit encore plus satisfait d'une pièce qui seroit dans l'ordre & qui auroit les ornemens de l'art. Les choses agréables le divertiroient; il s'instruiroit par les serieuses; la beauté des événemens lui donneroit de l'admiration, & convaincu par les raisons & les exemples, il auroit de l'horreur pour les vices, & de l'amour pour la vertu: toute action bien représentée ne manquant jamais d'exciter ces passions dans le spectateur, & de remuer le cœur du plus stupide même. Après tout, il ne faut pas se prendre absolument aux Poètes de ce tems, des fautes qui se trouvent dans leurs ouvrages de théâtre: la plupart les connoissent bien, & il y en a qui ne manquent pas de goût & d'intelligence, mais ils ne travaillent pas pour la gloire, & les Comédies sont devenues une marchandise que les Comédiens n'acheteroient pas si elles n'étoient faites ainsi: si bien qu'il faut que le Poète s'accommode au sentiment de celui qui doit payer son Ouvrage, & qu'il le rende comme on le lui a commandé. Qu'ainsi ne soit: n'avons-nous pas vû un grand nombre de

Comedies , d'un des plus beaux & des plus rares esprits de ce Royaume , où tout est agréable & galant , les vers élégans , le tour admirable , les raisonnemens justes & pleins de belles maximes , en un mot les pensées & l'expression les plus heureuses du monde ? & parce que pour s'accommoder au goût des Comediens il a négligé de donner la dernière main à ses ouvrages , il y en a qui ne font pas aussi excellens qu'il pouvoit les rendre. Il y en a d'autres qui écrivent avec si peu de discretion , qu'après une seule représentation de leurs Comedies , les acteurs sont obligez de s'absenter , comme nous l'avons vû quelquefois , de crainte d'être châtiés pour avoir parlé de la conduite du Prince , ou contre l'honneur de sa maison. On pourroit remédier à tous ces inconveniens , s'il y avoit à la Cour un homme d'autorité & d'intelligence , qui eût charge d'examiner ces sortes d'ouvrages , & de ne permettre l'impression , ni le débit d'aucun qui n'auroit pas son approbation & le Sceau Royal. Ce bon ordre purgeroit le théâtre de toute sorte de licence ; & la crainte d'un examen sévère obligeroit les Auteurs d'écrire avec plus d'application & de retenue. On ne verroit plus aussi que de bons Romans , & dans la perfection dont vous avez donné les règles. Les nouveaux feroient mépriser les vieux ; notre langue reviendroit & plus belle & plus abondante , & les honnêtes gens

LIVRE IV.
CH. XLIV.

qui ne peuvent se divertir à des choses basses, trouveroient de quoi s'occuper agréablement aussi-bien que les autres. En cet endroit de la conversation du Chanoine & du Curé, le Barbier s'approcha d'eux, & dit au Curé: Voici le lieu que je vous ai dit qui étoit propre à se reposer, & où les bœufs trouveront de l'herbe fraîche. Il me le semble, dit le Curé, & il demanda en même tems au Chanoine ce qu'il avoit envie de faire. Le Chanoine répondit qu'il seroit bien aise de demeurer avec eux, tant pour jouir de la beauté d'une vallée qui s'offroit à leur vûe, que de la conversation du Curé, qui lui paroissoit honnête homme, & pour apprendre aussi plus particulièrement l'histoire & les faits de Don Quichotte. Il commanda aussi-tôt à un de ses gens d'aller à l'hôtellerie chercher à manger, afin de passer en cet endroit toute l'après-dinée; & parce qu'on lui répondit que le mulet de bagage, qui étoit bien pourvû de vivres, devoit être arrivé, il envoya seulement son équipage à l'hôtellerie, & en fit venir le mulet avec les provisions.

Pendant tout cela, Sancho voyant que le Curé & le Barbier, qui lui étoient suspects, ne l'empêchoient plus d'entretenir son Maître, il s'approcha de la cage, & lui dit: Monsieur, pour la décharge de ma conscience, je veux vous dire ce qui se passe à l'égard de votre enchantement. Ces deux hommes

mes qui viennent avec nous, le masque sur le nez, sont le Curé de notre Paroisse, & Maître Nicolas, le Barbier du village, & je me figure dans mon entendement qu'ils ne vous emmenent de la sorte que par belle envie contre vous de ce que vos exploits leur jettent de la poudre aux yeux; & puisque cela est, je conclus que vous n'êtes pas plus enchanté que mon âne, mais seulement étourdi, & qu'on se moque de vous. Pour preuve de cela, il faut que je vous demande une chose, & si vous me répondez, comme je me l'imagine, je vous ferai toucher la fourbe au doigt & à l'œil, & vous avouerez qu'au lieu d'être enchanté, vous n'avez que la cervelle brouillée. Demande ce que tu voudras, mon fils, répondit Don Quichotte, & je satisferai ponctuellement. Quant à ce que tu dis que ceux-là qui viennent avec nous sont le Curé & le Barbier nos compatriotes, il se peut bien faire qu'ils te paroissent tels; mais qu'ils le soient effectivement, n'en crois rien, je t'en prie. Ce que tu dois penser, s'il est vrai que ces deux hommes te semblent ce que tu dis; c'est que ceux qui m'ont enchanté, ont pris la ressemblance de mes amis, comme il leur est aisé de se transformer en ce qu'ils veulent, afin de t'abuser & te jeter dans un labyrinthe d'imaginations, dont tu ne fortirois pas, quand tu aurois le fil de Thésée & aussi pour me troubler l'esprit,

LIVRE IV.
CH. XLIV.

de crainte que je ne devine qui me fait ce mauvais tour. Effectivement je ne sçai où j'en suis; d'un côté tu me dis que ce sont-là le Curé & le Barbier de notre village, & d'un autre je me vois renfermé dans une geole pendant que je suis bien sûr que toutes les forces humaines n'auroient pû venir à bout de le faire; que dois-je croire autre chose, si ce n'est que mon enchantement est bien plus fort & tout d'une autre sorte que tous ceux que j'ai lûs dans les histoires infinies des Chevaliers errans qui ont été enchantés? Ne te va donc point amuser à croire que ce sont-là les gens que tu dis; car ce les sont comme je suis Turc, & demande tout ce que tu voudras, je consens à répondre jusqu'à demain. Notre Dame, s'écria Sancho, est-il possible que vous ayez la tête si dure, & si peu de cervelle que vous ne reconnoissiez point ce que je vous dis, & que les diables se mêlent bien moins de vos affaires que les hommes? Or bien, je m'en vais vous prouver clair comme le jour, que vous n'êtes point enchanté. Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, ainsi Dieu vous délivre du mauvais état où vous êtes, & puissiez vous vous voir entre les mains de Madame Dulcinée quand vous y penserez le moins..... Cesse de me conjurer, mon ami, interrompit Don Quichotte, ne t'ai-je pas dit que je répondrai ponctuellement à tout? C'est ce que je deman-

de, repliqua Sancho : Or dites-moi donc, fans ajouter ni diminuer, mais franchement & dans la vérité, comme doivent parler tous ceux qui font profession des armes en qualité de Chevaliers errans..... Je jure encore une fois, que je ne mentirai en rien, repartit Don Quichotte, & acheve pour l'amour de Dieu; en vérité, tu me fatigues à mourir avec tes prières & tes préambules. Je n'en demande pas davantage, dit Sancho, je me crois assuré de la bonté & de la franchise de mon Maître. Et puis donc que cela vient à propos, je vous demande, Monsieur, parlant par reverence, si par aventure, depuis que vous êtes, à votre avis enchanté dans cette cage, vous n'avez point eu envie de faire, comme on dit du gros & du menu. Je n'entens pas, Sancho, dit Don Quichotte, explique toi mieux, si tu veux que je te réponde. Vous n'entendez pas ce que veut dire faire du gros & du menu, reprit Sancho? vous moquez-vous de moi, Monsieur, Hé! c'est la première chose qu'on apprend à l'école; je demande si vous n'avez point eu envie d'aller où vous ne sçauriez envoyer personne? Hà, hà, je t'entens, Sancho, oui vraiment; & plus d'une fois, mon ami, & de l'heure que je te parle, je me sens bien pressé, mets-y ordre promptement; je te prie, j'appréhende même qu'il soit déjà un peu tard.

*De l'excellente Conversation de Don Qui-
chotte, & de Sancho Pança.*

LIVRE IV.
CH. XLV.

HA! ma foi, vous êtes pris, cria Sancho, je n'en voulois pas davantage. Or fus, Monsieur, vous ne pouvez pas nier ce qu'on dit communément ici autour, quand on voit une personne abbattue & languissante; Qu'est-ce qu'a un tel, dit-on, il ne mange, ni ne boit, ni ne dort, & ne sçait jamais ce qu'on lui demande, on diroit qu'il est enchanté. Il faut donc croire que ceux qui ne boivent, ne mangent, ni ne dorment, & ne font point leurs fonctions naturelles sont enchantez; mais non pas ceux qui ont l'envie qui vous presse à l'heure qu'il est, qui boivent & mangent quand ils ont de quoi, & qui répondent à propos. Tu dis vrai, Sancho, répondit Don Qui-chotte; mais ne t'ai-je pas dit aussi qu'il y a plusieurs sortes d'enchantemens, & que peut-être la manière en a changé par succession de tems, & qu'aujourd'hui il faut que ce soit l'usage que les enchantez fassent tout ce que je fais? Cela étant, on ne peut point tirer de justes conséquences, & il n'y a rien à dire contre l'usage. Enfin je tiens pour moi, & m'imagine fortement que je suis enchanté, & cela suffit pour la décharge de ma conscience; car sans cela je ferois

grand scrupule de demeurer ainsi enseveli dans une lâche oisiveté, pendant que le monde est plein de misérables, qui ont sans doute besoin de ma faveur & de mon aide. Avec tout cela, Monsieur, repliqua Sancho, je voudrois pour plus grande sûreté que vous essayassiez de fortir de votre prison, à quoi je m'oblige de vous aider; & de vous en tirer même, & que vous tâchassiez de monter sur Rossinante, qui me paroît aussi enchanté que vous, tant il est triste & mélancolique, & cela fait, que nous allussions encore une fois chercher les aventures. Si cela ne réussit point, nous avons assez de tems pour revenir à la cage, où je promets & je jure foi de bon & loyal Ecuyer de m'enfermer avec vous s'il arrive que vous soyez assez malheureux, & moi assez simple pour ne pouvoir venir à bout de ce que je pense. Je consens à tout, ami Sancho, répondit Don Quichotte, & dès que tu verras l'occasion favorable, tu n'as qu'à mettre la main à l'œuvre, je ferai tout ce que tu voudras, & me laisserai absolument conduire: mais tu verras, mon pauvre Sancho, que tu te trompes dans le jugement que tu fais de tout ceci. Le Chevalier errant & le fidèle Ecuyer s'entretinrent de cette sorte jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés où le Curé, le Chanoine & le Barbier avoient mis pied à terre, & les attendoient. Les bœufs dételez, on les laissa paître en liber-

LIVRE IV.
CH. XLV.

té, & Sancho pria le Curé de trouver bon que son Maître sortît de la cage pour un peu de tems, afin qu'il n'arrivât pas quelque desordre, & qu'elle ne devînt mal propre & indigne d'un Chevalier comme lui. Le Curé entendit bien Sancho, & lui répondit qu'il le feroit de bon cœur, s'il ne craignoit que son Maître ne fit des siennes, quand il se verroit libre, & qu'il s'en allât si loin qu'on ne le revît jamais. Je vous répons de lui, repartit Sancho. Et moi aussi, dit le Chanoine, pourvû qu'il jure foi de Chevalier qu'il ne s'éloignera de nous qu'autant que nous le voudrons. J'en jure, dit Don Quichotte, & d'autant plus que celui qui est enchanté, n'a pas la liberté de faire ce qu'il veut, puisque celui qui l'enchanté, peut faire qu'il ne bouge d'un lieu de trois siecles entiers, & que s'il s'étoit sauvé, on le feroit retourner plus vite que le vent. Ainsi, Messieurs ajouta-t-il, vous pouvez sûrement me relâcher, ou prendre un autre poste; car franchement la chose presse, & je ne répons de rien. Sur sa parole, le Chanoine le prit par la main, & le tira de la cage, dont le pauvre homme eut une joye extrême. La première chose qu'il fit fut de s'étendre deux ou trois fois; incontinent après, il alla à Rossinante, & lui donnant deux petits coups sur la croupe: j'espère en Dieu, dit-il, miroir & fleurs des plus excellens-chevaux errans, que nous

Don Qui-
chotte sort
de la cage.